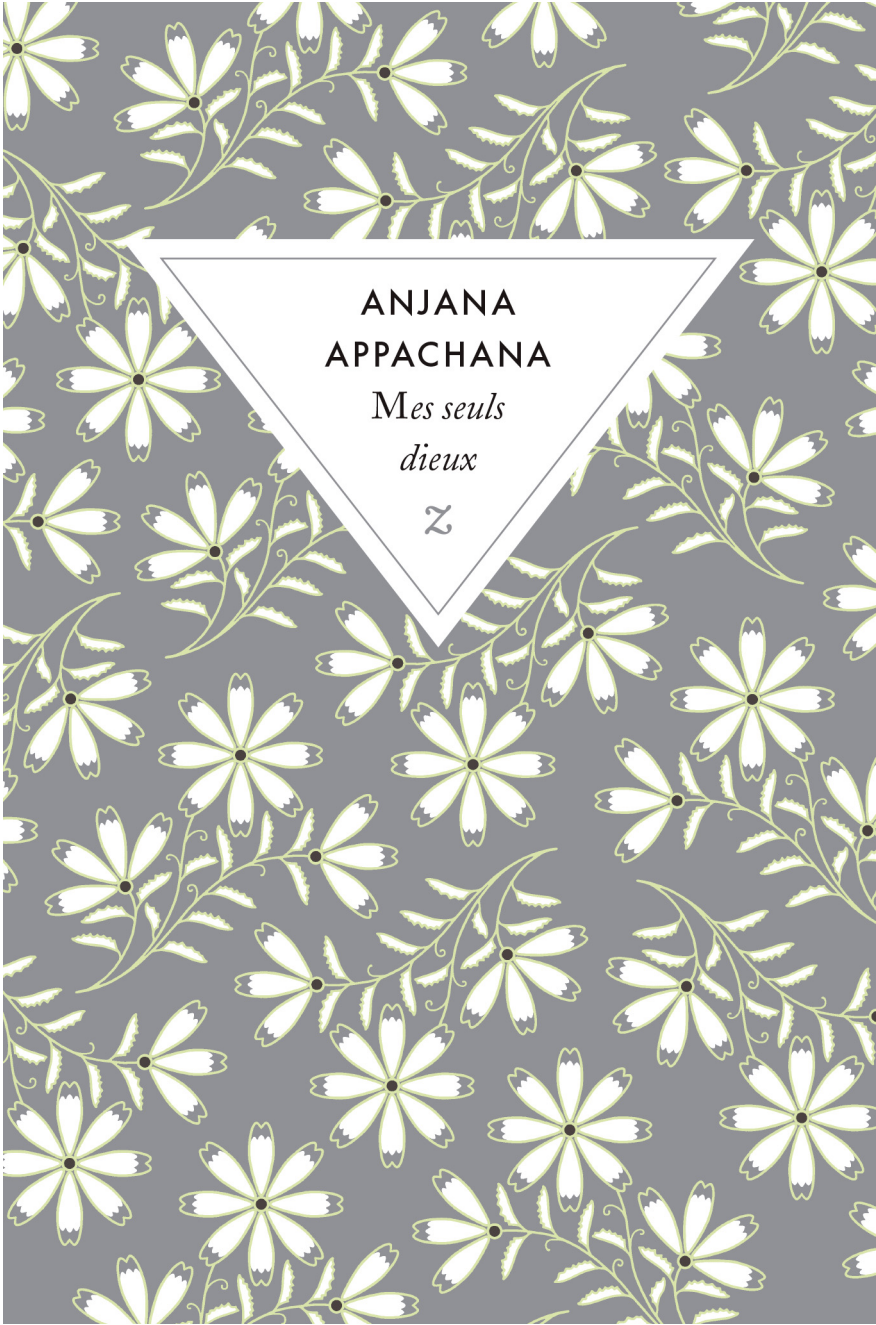




ANJANA
APPACHANA

*Mes seuls
dieux*

ℤ

« Ensorcelant. » Élise Lépine, *Le Point*

« L'Inde vue du côté des femmes, entre résignation et résistance. » Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*

« Six beaux textes bien campés qui racontent la société indienne, ses individus et leurs imaginaires. » Lucie Cauwe, *Le Soir*

« Huit nouvelles qui entrelacent cruauté inconsciente et enchantement amoureux, songeries amères et tendres, conflits cocasses ou tragiques. » *La Libre Belgique*

« Un mélange audacieux et attachant de gravité et de comédie bollywoodienne, entrelaçant les dieux et les mythes du *Ramayana* et l'héritage biblique des Anglais. » Lucie Clair, *Le Matricule des Anges*

« Dans *Mes seuls dieux*, il émane une énergie combative. » Isabelle Lortholary, *Elle*

« Qu'elle s'incarne de manière cruelle, joyeuse ou tragique, cette littérature terriblement vivante est aussi un voyage, puissant, lumineux. » *Grazia*

« Un voyage drôle et bouleversant. » Catherine Mugnier, *Page*

The Lunchbox

- 2013 -

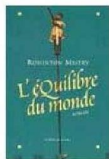
Chaque jour, à la gare de Churchgate, dans le centre de Mumbai, 5 000 *dabbawallah* réceptionnent les milliers de *lunchbox* qui arrivent en train pour livrer les bureaux de la métropole. Par une organisation qui tient d'un miracle, le repas chaud préparé par les épouses à la maison se retrouve à midi tapant sur le bureau des époux. De ce système unique au monde et pris en exemple par des start-up dans le monde entier, le réalisateur Ritesh Batra fait le point de départ d'une émouvante histoire d'amour. Produit loin des circuits et des critères Bollywoodiens, *The Lunchbox* nous embarque dans le dédale des rues de Mumbai, et titille nos papilles avec ses chapatis et ses *mutton korma*. Un régal ■ **V. G.**

Devdas

- 2002 -

Devdas et Paro sont voisins et amis d'enfance. Ils s'aiment d'un amour aussi passionné qu'impossible. Le premier, fils d'un riche propriétaire, sombre dans l'alcool, la seconde, fille de voisins beaucoup plus modestes, se résigne à épouser un riche veuf. Sorti en 2002, *Devdas*, adapté du roman de Saratchandra Chattopadhyay, paru en 1917, c'est aussi la rencontre du roi de Bollywood, Shahrukh Khan, et de la « plus belle femme du monde », Aishwarya Rai, sacrée Miss Monde 1994. Cette tragédie romantique chatoyante est parfaite pour faire connaissance avec le cinéma *made in India* tant elle émerveille par les décors – de somptueux palais –, les costumes et les numéros musicaux ■ **MATHILDE GARDIN**

Livres



«L'Équilibre du monde», Rohinton Mistry

Il y a Ishvar et Omprakash, les deux tailleurs intouchables, Dina, jeune veuve et mère courage, Maneck, l'étudiant descendu de ses montagnes lointaines, mais aussi Shankar, cul-de-jatte exploité par le maître des mendiants. À travers les destins croisés de ces cinq personnages, Mistry dresse le portrait sans concession de l'Inde des années 1970 et 1980, marquée politiquement par l'état d'urgence décrété par Indira Gandhi. Un roman foisonnant où se mêlent drôlerie et cruauté ■ **V. G.**
L'Équilibre du monde, de Rohinton Mistry, traduit de l'anglais (Inde) par Françoise Adelstein (Albin Michel, 1995, 694 p., 25,40 €).



«Le Seigneur de Bombay», Vikram Chandra

Le Seigneur de Bombay est-il la version indienne et romanesque de *Gomorra* ? Huit ans d'investigation dans la pègre de Bombay pour ce roman fleuve aux airs de *Scarface* à Bollywood, coulant des temples hindous aux quartiers chauds, et des frontières du Tibet aux palaces de Goa. Un pavé criblé de balles parfumé au masala, qui mouille, qui grouille, et fiche la trouille. Son adaptation à l'écran, par le cinéaste Anurag Kashyap, est disponible en série sur Netflix ■ **CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT**
Le Seigneur de Bombay, de Vikram Chandra, traduit de l'anglais par Johan-Frédéric Hel-Guedj (Robert Laffont 2008, Pocket 2009, 1 265 p., 5,60 €)



«Le Dieu des petits riens», Arundhati Roy

Dans ce premier roman qui reçut le prix Booker et la révéla au grand public, Arundhati Roy raconte la chute d'une famille du Kerala, en bordure de la mer d'Oman. On y croise la grand-mère Mamachi, la grand-tante Baby Kochamma, l'oncle Chakko, la superbe Ammu qui a le malheur de tomber amoureuse d'un intouchable, et ses jumeaux, Rahel et Estha, détenteurs d'un secret qui nous tient en haleine jusqu'à la fin du livre. Tous ces personnages composent un pays qui, comme l'écrit l'auteure, « court sur le fil entre le rêve et la réalité » ■ **V. G.**
Le Dieu des petits riens, d'Arundhati Roy, traduit de l'anglais (Inde) par Claude Demanuelle (Gallimard, 1998, « Folio », 2000, 448 p., 9,70 €).



«Mes seuls dieux», Anjana Appachana

L'histoire de l'Inde moderne, vécue par les femmes, en huit nouvelles : telle est l'ambition de ce recueil ensorcelant. Il y a du tendre, du merveilleux et du cruel dans ces huit vies de la bourgeoisie indienne. On y lit l'espoir des petites filles, trouvant dans la littérature ou la révolte leur réponse au monde qui a mis sous clé leurs aînées. On se glisse dans les pensées des bureaucrates, dans le cœur des étudiantes, dans l'intimité des mères, déchirées entre les traditions et l'amour qu'elles portent à leurs filles. Ainsi vont l'Inde et ses femmes puissantes, sous la plume drôle et souvent féroce d'Anjana Appachana ■ **ÉLISE LÉPINE**
Mes seuls dieux, d'Anjana Appachana, traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte (*Zulma*, 240 p., 9,95 €).

À lire aussi

«Les Enfants de Minuit» de Salman Rushdie, tous les livres de William Dalrymple («L'Âge de Kali», «La Cité des Djinns», «Le Moghol blanc») et «Les feux du Bengale» d'Amitav Ghosh...

10 juin 2010

MES SEULS DIEUX
D'Anjana Appachana,
traduit de l'anglais
(Inde) par Alain Porte.
Zulma, 299 p., 19,50 €.



Des filles à ne pas marier

ANJANA APPACHANA L'Inde vue du côté
des femmes, entre résignation et résistance.

FRANÇOISE DARGENT

« **U**NE FOIS, quand son mari lui fit le reproche de n'avoir préparé que huit plats pour une réception, elle avait eu envie de briser toute la vaisselle dans la cuisine, mais au bout de cinq minutes passées dans un coin avec ses dieux, elle n'en avait rien fait » : dans le recueil de nouvelles d'Anjana Appachana, il y a celles qui se retiennent de casser les assiettes et celles qui envoient tout valser. Les premières, à l'image de cette mère écrivant de Bombay à sa fille partie vivre sa vie en Amérique, sont d'une génération qui n'a pas eu vraiment le choix. Elles ont accommodé le poids des traditions au prix de quelques petits arrangements personnels avec les dieux. Les secondes sont leurs filles, têtes bien faites et saris aux oubliettes, qui ne raffolent guère des mirages du mariage arrangé.

À travers plusieurs nouvelles qui sont autant de portraits de femmes, de mère, d'épouse, de fille ou de fillette, l'auteur dessine les contours raboteux de la société indienne actuelle, versant féminin. Dans une société où le mariage ressemble à un

conte de fées pour mieux flatter le panthéon hindouiste et la belle famille dans la foulée, les filles ont vite fait de s'enterrer dans une prison dorée.

Il en est ainsi de l'héroïne de la première nouvelle découvrant les désillusions du mariage à mesure que les repas qu'elle prépare pour sa belle famille se passent. Quelques pages plus loin, c'est une fillette de 12 ans qui se prive de sa lecture préférée, *Jane Eyre*, se persuadant qu'ainsi sa grande sœur tout juste mariée ne sera plus victime de violence au sein de son nouveau foyer.

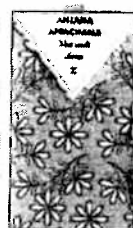
Déterminées mais seules

D'autres résistent encore. Elles sont ingénieur à Madras ou responsable du personnel dans une entreprise. Déterminées mais seules en attendant la perle rare.

Anjana Appachana, née dans le sud de l'Inde, vivant entre pays natal et Arizona, jette un oeil vif sur la famille indienne. Son registre est vaste. Elle sait dépeindre de manière cocasse un thé entre mères dépassées et faire passer avec finesse les colères d'une fillette de 5 ans. Son humour laconique, teinté d'une poésie toute personnelle, fait le sel de ce recueil au féminin pluriel. ■

ELLE

16 juillet 2012



EN RAGEANT
Une fille est enceinte, sa meilleure amie l'accompagne, elles ont 17 ans et sont étudiantes. A elles deux, elles ont économisé cent roupies, mais cela ne suffira pas pour régler l'IVG. Amrita ne terminera pas son diplôme de lettres et ne deviendra pas journaliste. Il faut peu de pages et huit nouvelles à Anjana Appachana pour nous ouvrir les portes de la vie des Indiennes d'aujourd'hui. Rien de mélo dans « Mes seuls dieux » (Zulma), au contraire, il en émane une énergie combative.

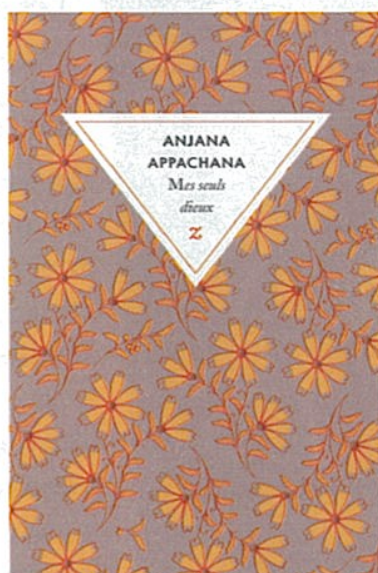
I.L.



Anjana Appachana

GRAZIA

19 juillet 2013



**MES SEULS
DIEUX**

d'Anjana
Appachana
(Zulma poche,
298 pages).

Mousson

Huit nouvelles au style impétueux pour un très beau tableau de la féminité contemporaine en Inde: voici ce que propose Anjana Appachana, Indienne qui a étudié dans son pays et aux Etats-Unis. Femmes ou petites filles de la bourgeoisie indienne, elles se laissent gagner, au quotidien, par un désir de modernité auquel s'oppose une tradition aussi implacable que l'immuable mousson. Qu'elle s'incarne de manière cruelle, joyeuse ou tragique, cette littérature terriblement vivante est aussi un voyage, puissant, lumineux. *S. D.*

LE MATRICULE DES ANGES

Mai 2010

MES SEULS DIEUX DE ANJANA APPACHANA

*Traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte,
Zulma, 250 pages, 18,50 €*

Être femme n'est pas une sinécure. C'est en tout cas le point de vue des jeunes protagonistes du premier recueil de nouvelles de l'Indienne Anjana Appachana. Dans un mélange audacieux et attachant de gravité et de comédie bollywoodienne, entrelaçant les dieux et les mythes du *Ramayana* et l'héritage biblique des Anglais, chacune des sept situations met en scène deux générations de femmes aux prises avec l'évolution des mœurs, le poids des rituels, des préjugés, et l'ombre de la violence conjugale ou familiale, celle qui est tue, cachée, volontairement ignorée par crainte du scandale, quand bien même il en va de la vie même de la victime (« Incantations »).

Ce sont des familles aisées, cultivées, au sein desquelles les filles font des études, choisissent leur mari, travaillent... mais demeurent tenues par leur famille dans l'ignorance des choses de la vie – et de la sexualité à laquelle leurs aînées n'ont pu « *qu'acquiesc(er) sans protester à ce qu'un instinct leur disait de devoir supporter, prêtant l'oreille, pendant l'acte, comme à autant d'incantations, aux lointains refrains des voix de leurs mères psalmodiant, fais ce que ton mari te dit de faire, accepte, supporte.* » Et qu'elles se heurtent à la silencieuse et laminante désapprobation de leur belle-famille (« Bahu »), ou qu'elles rencontrent en chemin le machisme le plus sourd, y compris sur le lieu de travail (« Sharmaji & les sucreries de Diwali »), la marge de manœuvre entre les multiples paradoxes à gérer est réduite.

Publiées en 1991 en Angleterre, ces nouvelles inscrites dans la réalité de la fin des années 80 gardent pourtant toute leur actualité, par une approche subtile qui, loin de rejeter dos à dos modernité et tradition, cerne avec finesse leurs points d'accroche, et comment, par effet mécanique d'adhérence, ils produisent comme une viscosité obérant les possibilités d'évoluer, de s'émanciper – sauf à s'enfuir à l'étranger (« Sa mère »).

Lucie Clair

ANJANA APPACHANA

L'Inde aux mille visages

ANJANA APPACHANA, née dans le Kodagu au sud de l'Inde, est traduite pour la première fois en France. Une nouvelle de son livre, *Sharmaji*, a été choisie par SALMAN RUSHDIE pour figurer dans le livre *Cinquante années d'écriture indienne*, bible de la littérature contemporaine dans son pays.

Par CATHERINE MUGNIER, Librairie Imaginaire, Annecy

ANJANA APPACHANA est une fine observatrice et c'est à travers son regard tendre et souvent amer qu'elle nous raconte son pays aux mille facettes, des plus fascinantes aux plus désespérantes.

L'Inde des années quatre-vingt, époque où se situe ce recueil de huit nouvelles, est en pleine mutation mais toujours aussi ancrées dans ses traditions : son système de castes est aboli dans les lois mais pas vraiment dans l'esprit des habitants et on convoque encore très souvent l'astrologue avant le médecin. C'est une société de transition mais pas au point de mettre la libération de la femme au goût du jour et c'est bien ce que dénonce l'auteur à travers ces délicieux récits où pointe souvent beaucoup d'humour comme pour conjurer une terrible fatalité.

On est loin de l'Inde fantasmée par de nombreux occidentaux mais bien dans la réalité d'une vie quotidienne qui n'offre pas encore beaucoup de perspectives aux femmes. La première histoire est très symbolique du dessein de l'auteur : elle présente une femme qui après un mariage d'amour ne peut éviter la cohabitation chez sa belle famille et qui, malgré son travail et ses centres d'intérêts musicaux, doit se résigner à devenir la servante de toute la maison. Elle choisira finalement la fuite mais on sait que la vie de femme divorcée ne lui sera pas facile dans un pays qui s'entoure encore de beaucoup de coutumes et de respect pour freiner l'émancipation.

On dévore ce livre de nouvelles comme un roman. Il nous fait traverser les différentes étapes d'une existence ordinaire en révélant l'énorme complexité à comprendre un pays de vingt-huit états et vingt-trois langues différentes. L'auteur met en scène des situations aussi différentes que celle d'une petite fille portant une telle dévotion à sa mère qu'elle la croit en relation directe avec les divinités hindoues ou celle d'un bureaucrate roublard et fainéant qui conteste un procès verbal établi par sa chef de service, une jeune femme trop moderne à son idée, ou encore le revirement de situation d'un propriétaire raciste et obtus qui ne veut louer sa barsati qu'à un locataire du sud, réputé plus honnête et fiable que celui du nord, et qui devra réviser le loyer à cause d'un fantôme... Dans le détail de la vie intime de ses héroïnes, l'auteur nous invite à une superbe réflexion sur la condition féminine et surtout humaine. C'est à un voyage drôle et bouleversant qu'elle convie le lecteur et c'est pour un grand bonheur de lecture qu'on se laisse embarquer •



Anjana Appachana
Mes seuls dieux
Traduit de l'anglais
(Inde) par Alain Porte
ZULMA, 304 p., 19,50 €

LU ET CONSEILLÉ PAR

S. Roche Lib. Saint Pierre,
Senlis
A. Paschal Lib. Prado
Paradis, Marseille
R. Cabane Lib. Les
Danâides, Aix-les-Bains
C. Lesobre Lib. Entre
les Lignes, Creil

13 mai 2010

Nouvelles Tragédies féminines

Anjana Appachana, auteur indienne, nous transporte au long des huit nouvelles racontées dans *Mes seuls dieux*, dans l'histoire de huit adolescentes ou jeunes femmes contemporaines vivant chacune des conflits au sein de leur famille, de la société, du monde du travail, de la religion. Leurs drames communs : elles sont femmes et doivent subir les violences propres à leur sexe. Elles ne peuvent échapper aux contraintes imposées par les hommes et la tradition. Alors elles s'y plient, souvent en maugréant, parfois en tentant d'y échapper, mais elles ne sont jamais victorieuses. La langue est belle, légère et harmonieuse, même si parfois la traduction peut sembler imparfaite.

B. R.



Mes seuls dieux, Anjana Appachana (traduit de l'anglais - Inde), Zulma-Le Seuil, 299 pages, 19,50 €

46 leslivres

littérature indienne

DOSSIER

Les rudes destins des femmes



nouvelles
Mes seuls dieux **
ANJANA APPACHANA
tr. de l'anglais (Inde)
par Alain Porte
Zulma
300 p., 19,50 euros

Il y a près de vingt ans que le premier livre d'Anjana Appachana a été publié aux Etats-Unis. *Mes seuls dieux* qui nous parvient seulement aujourd'hui en français est un bon recueil de huit nouvelles qui frappent à double titre. D'abord parce qu'elles mettent principalement en évidence le statut de la femme. Ensuite parce qu'elles ne le font pas à la façon d'un essai sociologique mais par une écriture pleine d'inventions.

Qu'il est difficile de vivre en Inde, pays dé-

dié au « comme il faut », et empêtré dans cette religion qui entraîne la passivité au prétexte que la vie suivante sera meilleure. Que la femme soit résignée sur son sort ou qu'elle s'en insurge, les deux se valent quasiment.

Au-delà de ce piteux constat, Anjana Appachana fait naître de très beaux personnages féminins dans ses nouvelles. La femme extra dans « Bahu » qui, bouc émissaire constant de sa belle-mère, finit par quitter son pâlot de mari. La petite fille qui aime passionné-

ment sa mère dans « Mes seuls dieux ». La jeune étudiante enceinte dans « Prophétie ». La jeune femme libre dans sa tête et dans son corps dans « Le fantôme de la barsati ». La pauvre sœur d'une mariée dans « Incantations ». La fille qui quitte l'Inde pour échapper à « Sa mère ». Six beaux textes bien campés qui racontent la société indienne, ses individus et leurs imaginaires, complétés de deux nouvelles sur des hommes dans le monde du travail. Fameuse photo !

LUCIE CAUWE

11 juin 2010

LE SOIR

Lundi 17 juin 2013

Mes seuls dieux

De la fillette qui s'invente une vie sentimentale en lisant "Jane Eyre" quand sa sœur aînée se marie, à celle qui porte une dévotion folle à sa mère, les situations se répondent au point de donner le sentiment d'être dans l'espace multiple et concerté du roman, au sein d'une famille de la bourgeoisie indienne. Un recueil de huit nouvelles qui entrelacent cruauté inconsciente et enchantement amoureux, songeries amères et tendres, conflits cocasses ou tragiques.

Anjana Appachana, Zulma, 229 pp.

